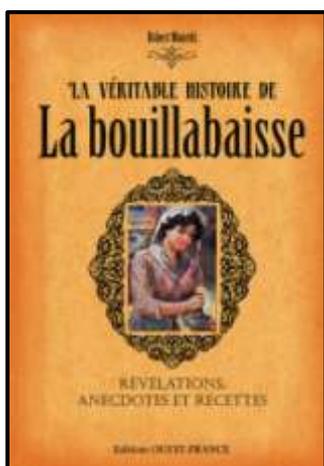


# Les Papiers collés de Claude Darras

Automne 2013



Carnet : le livre de la vraie bouillabaisse

Marseille Capitale 2013

À lire « *La Véritable Histoire de la bouillabaisse* » de Robert Monetti, des souvenirs m'ont envahi. Avec ses senteurs de Provence, l'ouvrage, d'une rare qualité documentaire, constellé de citations littéraires et de références historiques, m'a rappelé la gourmandise espiègle avec laquelle le félibre René Jouveau (1906-1997) aimait à raconter, dans la décennie 1960, la querelle de la bouillabaisse divisant les pêcheurs marseillais et leurs collègues des Martigues. Il était alors mon maître

d'externat au lycée Mignet d'Aix-en-Provence. Le capoulié arlésien penchait pour l'académisme du Varois Jean-Baptiste Reboul (1862-1926), premier auteur d'un ouvrage de référence, *La Cuisinière provençale* (1897), où quarante espèces de poisson composent la recette canonique. À l'exemple des cuisiniers phocéens de la *Charte de la bouillabaisse marseillaise* (1980), Robert Monetti, cuisinier et écrivain de la table (né à Cassis en 1953), se montre moins pointilleux sur le nombre, mais il reste intransigeant et précis sur la sélection. Au générique de la vraie bouillabaisse doivent figurer, selon lui, des poissons de roche, nourris d'algues marines, pêchés à la ligne et non dragués au chalut : congre, girelle, grondin, baudroie, sar, saint-pierre, vive et, surtout, la rascasse au fumet prodigieux. Labre, pageot, bar et cigale de mer peuvent compléter le tableau. Outre l'huile d'olive, qui parfume le bouillon, les condiments requis sont ceux du soleil, laurier, ail, thym, fenouil, tomate fraîche, safran rouge, écorce d'orange séchée. La tradition commande de servir les poissons d'un côté et le bouillon de l'autre. Celui-ci est versé brûlant sur des tranches de pain séché au soleil (attention ! ni frit ni grillé) accompagnées de sauce rouille, cette fameuse pommade qui fait de la bouillabaisse la « soupe d'or » si vantée par Curnonsky, prince élu des gastronomes. S'il tolère les croûtons frottés d'ail, le chef proscrit la pomme de terre bouillie en garniture et le fromage râpé dont on poudre le bouillon. À l'origine, selon le médecin et lexicographe marseillais

Claude François Achard (1751-1809), la bouillabaisse désigne un plat de pêcheurs des calanques qui, en triant le poisson destiné à la vente, mettaient de côté les pièces moins présentables qu'ils préparaient en une sorte de ragoût pour eux et leurs familles. Outre la rascasse et la rouille, un troisième élément consacre la réussite du mets selon la bible monettienne, la façon de cuire le poisson : « *Le poisson est abaissé (plus en rapport avec le terme provençal "abaissa", aujourd'hui, on dirait plutôt plongé) dans le liquide quand celui-ci atteint l'ébullition. Cela implique une nouvelle façon de cuire, une manière plus subtile qui consiste à pocher l'aliment et non pas à le cuire tout le temps que dure la préparation du potage* ». Qu'on se le dise !

- *La Véritable Histoire de la bouillabaisse - Révélations, anecdotes et recettes*, par Robert Monetti, éditions Ouest France, 144 pages, 2013.

#### **Note liminaire :**

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

#### **Le « lys » du correcteur**

Chez un de mes éditeurs, un censeur a souligné de rouge le mot « lis » et noté, dans la marge, « lys ». J'ai maintenu l'orthographe en expliquant, dans la même marge, que je suis un latiniste qui n'utilise pas de mots d'origine hellénique. Le « y » est en effet un hellénisme ajouté tardivement par les copistes dans les couvents grecs. Las ! l'ouvrage est paru avec le « lys » du correcteur.

#### **Tentative de séduction**

Elle s'appelle Diane. La prunelle de ses yeux trop clairs m'a frappé comme une balle. De surcroît, Elle a une très jolie manière de rire, en fermant les yeux et en rentrant la tête dans les épaules, comme font ses copines quand on les arrose. Rendez-vous compte, elle a six ans aujourd'hui !

*Mercredi 19 juin 2013*

#### **Vous avez dit « nouveau roman » ?**

Nouveau roman ? On ne se rappelle plus que c'est le critique et académicien Émile Henriot (1889-1961) qui a lancé la formule. Il l'emploie dans un article du *Monde*, le 22 mai 1957, pour rendre compte de « *La Jalousie* » d'Alain Robbe-Grillet et de « *Tropismes* » de Nathalie Sarraute. En 1963, le même Robbe-Grillet théorise le nouveau courant dans un ensemble d'études intitulées « *Pour un nouveau roman* ».

*Jeudi 27 juin 2013*

## Billet d'humeur

### Fleur d'iris

Un cénacle de royalistes endurcis m'en veut beaucoup d'avoir trop précocement fané la belle histoire de l'emblème des rois de France, cette plante monocotylédone dite fleur de lis (ou lys) qu'on s'ingéniait à broder sur les capes d'hermine des souverains, à peindre aux voûtes des chapelles de l'Ancien Régime, à frapper au balancier sur le chagrin des reliures royales ainsi qu'à forger dans l'acier des hallebardes. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les alchimistes en avaient fait leur divinité et croyaient à l'influence bénéfique du bulbe jaune du lis sur la transmutation des métaux en or ! Bleue sur le fond blanc des drapeaux et des étendards, le lys en question est un simple iris, le plus commun de la famille des iridacées, qui pousse les pieds de ses rhizomes dans l'eau des marécages, dressant à près d'un mètre de hauteur ses hampes effilées comme la lame d'une épée, lesquelles tiges portent cérémonieusement, comme un bedeau l'encensoir, les fleurs de pétales jaunes et barbus.

## Lecture critique

### Olympia Alberti : sa conversation est délicieuse



Comment raisonnablement parler du trente-neuvième ou quarantième ouvrage de la romancière et poète (née à Antibes en 1950) à ceux qui n'en ont lu aucun ? L'exercice est complexe car tout écrivain attaché à construire une œuvre, écrit un livre qui n'est autre qu'une recherche fragmentée qu'il conviendra d'assembler aux autres pour mieux mesurer la nature et la portée de l'ensemble. Pourtant, les chroniques éparses, écrites entre Nice et Paris, le Brésil (São Paulo) et la Tunisie (La Marsa), de 1981 à 2012, et rassemblées chronologiquement dans « *Les Mots de tous les jours* », livrent déjà beaucoup de la biographe attentionnée de Jean Giono et de Rainer Maria Rilke.

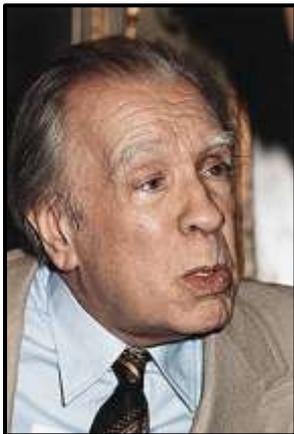
Olympia Alberti s'est voulue la diariste de vies qui s'entrechoquent à la sienne. Des instants de vie, fugaces et tendres, parlent de gens inconnus, à l'exemple d'une lectrice de son premier roman, « *Un jasmin ivre* » (*Infime journal d'un passé intérieur*), de Maurice, le plombier retraité de la *rue Victorine*, de Sylvain, un de ses élèves de quatrième (*Du côté de chez Swann*), et de Tania Visirova, sa professeure de danse (*Une chevelure de rêve*). Des personnages publics interviennent dans cette suite de petits textes ciselés : Barbara (*Notre plus belle histoire d'amour, c'est vous*), Charles Trenet (*Le ciel de sa joie, la nôtre*), Renaud et son *Mistral gagnant* (*Les rires des enfants*), Laurent Terzieff (*Le*

*passer d'éternité*), Françoise Sagan (*Sagan s'en va*), Robert Mallet (*Renâitre*) et Pierre Bergé (*Un prince*). Mosaïque forcément décousue comme les pas perdus de la mémoire, sa conversation est délicieuse : mordante et spirituelle, aimable et cruelle, pleine de tact et de violence. Le style est à la fois classique et chatoyant, précis et semé d'éclairs, avec des suavités qui glissent comme une longue tenue d'archet sur la corde et des griffures soudaines de barbelés. En basse continue, l'amour de ses filles, Diane Scott, metteur en scène, et Ophélie Scott, avocate à Montréal, et l'affection de sa vieille amie Sol irradiant la longue confiance. « *Quelle chance que les artistes soient des gens qui donnent le meilleur de leur vie à leur œuvre - c'est-à-dire à nous* », s'exclame-t-elle dans l'hommage posthume à Trenet. Quelle chance que vous soyez des leurs, Chère Olympia !

- *Les Mots de tous les jours - Petites chroniques au fil du temps*, par Olympia Alberti, Le Passeur éditeur, 240 pages, 2013.

## Portrait

### **Les mythologies de Jorge Luis Borges**

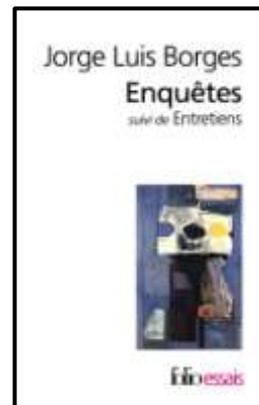


Une volonté inlassable et un exercice constant animent l'homme de lettres argentin. Il est une exceptionnelle machine à faire de la littérature, une littérature qui, de surcroît, s'abreuve à ses propres sources d'où jaillissent des torrents de connaissances et d'érudition. Il n'a subi aucune influence, n'appartient à aucune école et on ne lui connaît aucun disciple. Chez lui, l'écriture est indissociable de la lecture. « *Que d'autres se vantent des pages qu'ils ont écrites, observe-t-il, moi je m'enorgueillis de celles que j'ai lues.* » Lecteur boulimique, il est familier de toutes les littératures. La liste de ses préférences donne le vertige ; elle inclue, pêle-mêle, les anciens, la Bible, les Arabes, la Kabbale, Arioste, Kipling, Les Mille et une nuits, Eschyle, Shaw, Dante, Milton, Quevedo, Valéry, Chesterton, Kafka, De Quincey, Voltaire, Mauthner, Dickens, Faulkner, Shakespeare, Conrad, Goethe, T.E. Lawrence, Tsao Hsüeh Ch'in, Camoens, Russell, les sagas nordiques, Cervantès, Wilde, Khayyâm, Keats, Gracian, La Chanson de Roland, Reyes, Whitman, Cicéron, Poe, Swedenborg, et d'autres écrivains et poètes auxquels il convient d'ajouter des philosophes tels que Spinoza, Berkeley, Heidegger, Scholem, Jaspers et Schopenhauer. Écrivain assidu, il choisit parfois la poésie dans le but de communiquer ses visions et ses états d'âme. Prosateur incomparable, il excelle dans la critique, parfois irrévérencieuse, et l'essai, souvent déroutant, oscillant entre l'humour, la sentence et la provocation. Dans les entretiens, nombreux, qu'il aime accorder

(il adore converser), il surprend jusqu'à dérouter par une obsession à miner les piliers du temple et à briser les idoles au nom d'une mythologie *borgienne* (il préfère cet adjectif à *borgésienne*). Les spéculations intellectuelles qui inspirent son œuvre sont dominées par le mythe de l'éternité, l'invention du fantastique, la puissance du symbole, la conception cyclique de la réalité, l'attrance pour le tigre et le poignard, la thématique du double et du miroir, la permanence du labyrinthe dans ce qu'il représente, pour lui, l'univers.

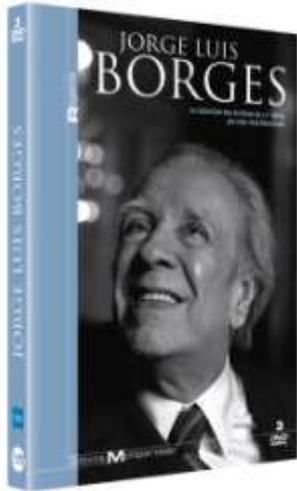
### L'empreinte du père

« *J'aime les sabliers, les planisphères, la typographie du XVIII<sup>e</sup> siècle, le goût du café et la prose de Stevenson* », rabâche-t-il à quiconque veut pratiquer l'exercice du portrait à son endroit. « *Que voulez-vous que je vous dise de moi ?* oppose-t-il un jour à une demande d'interview. *Je ne sais rien de moi ! Je ne sais même pas la date de ma mort !* ». D'origine hispano-anglo-portugaise, Jorge Luis Borges (Borges signifiant « bourgeois », habitant des villes, *burgos*, en portugais) naît le jeudi 24 août 1899 à Buenos Aires en plein centre-ville, rue Tucumán, au n° 838. « *Il y a longtemps que la maison a été détruite, observe Olivier Rolin, mais une plaque posée sur la maison voisine, n° 840, proclame frauduleusement qu'est né là "un des écrivains les plus célèbres du siècle" (la Pléiade reprend cette inexactitude)* » (*Le Monde*, jeudi 26 août 1999). Excepté ses années de jeunesse en Suisse, il passe une grande part de sa vie dans la compagnie de sa mère, née Leonor Acevedo, partageant jusqu'à la mort de celle-ci, en 1975, le même appartement, rue Serrano, à Palermo, un faubourg du nord de la capitale argentine où résident, avec de nombreux immigrants italiens, les fameux *compadritos*, connus pour leurs rixes au couteau et très présents dans ses nouvelles sur fond de milongas et de tango. Avocat anarchiste et professeur de psychologie à l'École normale de langues modernes, son père procède d'une lignée de militaires. Nourri de littérature anglaise par sa mère Fanny Haslam, ce polyglotte disert transmet à son fils une bibliothèque peuplée d'ouvrages anglo-saxons ainsi que *son goût de la métaphysique, de la philosophie, de la langue anglaise, des paradoxes, et lui révèle le sens et la portée de la poésie* (Christian Garcin, « **Borges, de loin** »). Les rassemble en outre un intérêt marqué pour le roman policier et la pratique des langues (Jorge Luis parle espagnol, allemand, français et anglais ; il enseigne un temps le norrois et le vieux saxon à l'université de Buenos Aires).



### L'influence de la littérature et de la langue française

Il apprend le français à Genève, à l'orée de la Première Guerre mondiale, et se passionne pour sa littérature. *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet lui est un précieux memento d'apprentissage. Il lit Gyp (*La Femme passionnée*), Hugo, Flaubert (*Bouvard et Pécuchet*), Maupassant, Bloy, Drieu la Rochelle, Broussac,



Michaux, Remy de Gourmont, Baudelaire, Malraux. Et il dévore les récits des écrivains sociaux : Zola (*Les Rougon-Macquart*), Barbusse (*L'Enfer, Le Feu*), Romain Rolland (*Jean-Christophe*), féconds préludes à l'étude de la Révolution russe de 1917. Il place cependant Montaigne en premier : « *Caramba ! pour son sens de l'amitié !* » justifie-t-il à son exégète (et éditeur à la Pléiade) Jean-Pierre Bernès, et en deuxième position Verlaine, « *pour la musique* ». Quant au troisième, il s'amuse à avancer Boileau, « *qui a donné directement Mallarmé* », et Paul-Jean Toulet qu'il met au niveau des plus grands. En 1951, Roger Caillois qui le premier l'a rendu *visible* en France et en Europe inaugure la

collection *La Croix du Sud* chez Gallimard avec son recueil « *Fictions* ».

Le 24 février 1938, son père décède. Cette année-là, la veille de Noël, il se blesse au cuir chevelu contre le battant d'une fenêtre ouverte fraîchement repeinte. L'infection qui s'ensuit impose une opération d'urgence au sortir de laquelle il craint pour ses facultés mentales et ses capacités visuelles (ses ascendants souffrent de cécité depuis cinq générations). Pour se rassurer, il écrit un conte fantastique : « *Pierre Ménard, auteur du Quichotte* ». Symboliste nîmois, ce personnage, fabriqué de toutes pièces, réécrit, de mémoire, des bribes dont des chapitres entiers du *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès. « *J'ai écrit cette histoire de Pierre Ménard, et - je le crois à peine moi-même, mais c'est vrai - bien des gens l'ont prise au sérieux !* », remarque-t-il lors d'un entretien avec Georges Charbonnier (« *Enquêtes* »). Ses lecteurs retrouvent ce dualisme dans toute son œuvre, dans ses livres pseudonymes, des intrigues policières notamment, parus sous les noms de Suarez Miranda, Julio Platero Haedo, Gaspar Camerarius, H. Bustos Domecq et B. Suárez Lynch, les deux derniers patronymes résultant de la collaboration, dès 1942, avec son ami de 40 ans, Adolfo Bioy Casares (1914-1999), marié à l'écrivain Silvina Ocampo (1903-1993), sœur cadette de Victoria qui publie les premiers écrits de Borgès dans la revue internationale *Sur*. Ennemi déclaré du péronisme, il est humilié en août 1946 par le général Juan Perón qui lui fait retirer son poste de bibliothécaire et le nomme inspecteur des volailles et des lapins au marché public de la rue Cordoba... « *Les dictatures fomentent l'oppression, les dictatures fomentent la servilité, les dictatures fomentent la cruauté ; encore plus abominable est le fait qu'elles fomentent la stupidité* », écrit-il sous son vrai nom à ce moment-là dans la revue hebdomadaire *Argentina Libre*. L'élégant et apolitique Borges devient pour une dizaine d'années le symbole de la résistance de l'Argentine au totalitarisme.



## Les facéties d'un contemporain

L'artiste de la prose qui alterne l'ellipse, l'esquive et la métaphore a souvent la dent dure avec ses pairs. Il est prodigue en facéties. À son compatriote Juan José Saer (1937-2005) qui lui demande s'il s'intéresse à la musique, il avoue en juin 1968 (*Magazine littéraire*, n° 376, mai 1999) : « *J'ai l'oreille si peu musicale qu'au premier air, comme Leopoldo Lugones, je me lève, de peur qu'il ne s'agisse de l'hymne national !* » Au même interlocuteur qui lui confie combien il a aimé *La Montagne magique* de Thomas Mann, il objecte : « *Moi, je n'ai jamais pu l'escalader !* »... Hector Bianciotti (1930-2012) qui était à son chevet le 14 juin 1986 au côté de la femme du mourant, Maria Kodama (née en 1937), se plaît à raconter : « *Quand il était bachelier à Genève et que naissait en lui l'écrivain, un ami lui avait dit qu'il lui fallait des cartes de visite. Il avait alors suggéré d'y inscrire la "profession" la plus modeste qui fût : "Jorge Luis Borges, contemporain". Contemporain... Nous avons eu la chance extraordinaire d'être les siens.* » (*Le Monde*, mardi 17 juin 1986.)

*Jorge Luis Borges* © Photo X droits réservés

## Biblio-filmographie

- *Enquêtes*, par J.L. Borges, suivi de *Entretiens* avec Georges Charbonnier, éditions Gallimard, Folio essais, 352 pages, 2006
- *Le Livre de sable*, par J.L. Borges, Gallimard, Folio/Bilingue, 288 pages, 2009
- *Fictions*, par J.L. Borges, Gallimard, Folio/Bilingue, 384 pages, 2009
- *La Vraie Vie de Pierre Menard, ami de Borges*, par René Ventura, Lucie éditions, 120 pages, 2009
- *Borges, de loin*, par Christian Garcin, Gallimard, 192 pages, 2012
- *Jorge Luis Borges*, entretiens réalisés par Suzanne Bujot et recueillis par Jean-José Marchand les 3, 4, 5 et 17 janvier 1972 à Buenos Aires, éditions Montparnasse, collection Archives du XX<sup>e</sup> siècle, 3 DVD (7 heures d'entretiens), 2013.

**Varia : c'est toujours le charbon qui nous éclaire !**



« La fée électricité est devenue la principale cause de l'augmentation de la consommation de charbon : pas moins de 68 % du combustible est destiné aux centrales thermiques électriques qui ne sont, comme les centrales nucléaires, que de grosses bouilloires, tout comme l'était la pompe de Watt ! L'augmentation récente de l'usage du charbon vient bien sûr des besoins des pays en cours de rattrapage (abandonnons "émergents"), la Chine en tête. Un constat surprenant s'en

dégage : le charbon retrouve encore l'usage principal et révolutionnaire, qui fut le sien, à savoir la traction, les transports, c'est-à-dire le train qui a mis sur les rails la civilisation thermo-industrielle, et il en va toujours ainsi avec le retour des diverses déclinaisons de transport ferroviaire, des trams aux TGV. Tout aussi étonnant, le charbon est essentiel pour la métallurgie, le coke en particulier ; or les métaux forment toujours la base de la mécanique industrielle, là encore l'image du XIX<sup>e</sup> siècle demeure présente. La Tour Eiffel se perçoit comme le vestige d'une époque mais ceci est faux, les ponts suspendus continuent à rester les structures privilégiées pour les longues portées, les machines même numériques et sophistiquées restent friandes d'acier et de ferrailles composites, et le bâtiment a grand besoin des cimenteries grosses consommatrices, au total ces usages industriels comptent pour près de 20 % de la consommation. L'électricité et ces secteurs comptent donc pour 90 % de la consommation. N'est-il pas étonnant de constater que le charbon retrouve une autre de ses grandes fonctions au XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir le gaz d'éclairage dérivé du coke ? L'électricité rivale a gagné au XX<sup>e</sup> siècle mais finalement c'est toujours le charbon qui nous éclaire ! (...)

« D'après les chiffres très fiables de Jean-Marc Jancovici (polytechnicien auteur de "*À quoi sert le charbon ?*"), "la consommation électrique moyenne par terrien, depuis la Seconde Guerre mondiale, est passée de 400 à 2 900 kWh par personne et par an environ, ce qui en fait l'énergie finale qui a progressé le plus vite sur cette période" et la consommation mondiale a été multipliée par quarante ! » *Extrait de « Le charbon encore et toujours roi ? », une analyse d'Alain Gras, professeur émérite à la Sorbonne et auteur de "Le Choix du feu" chez Fayard, publiée dans la revue « L'Écologiste » n° 40, été 2013.*

### **Carnet : pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ?**

Je m'intéresse ces temps-ci aux travaux d'Helen Deutsch (1884-1982), théoricienne de la sexualité féminine. Médecin et psychanalyste américaine, membre de la Société psychanalytique de Vienne, elle a notamment écrit un ouvrage édifiant, « *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ?* » (Seuil, 1992). Elle restait très attachée à sa Pologne natale dont elle maintenait la présence par un accent qui faisait dire, non sans humour, à certains de ses amis, qu'elle parlait cinq langues, toutes en polonais.

*Mercredi 10 juillet 2013*

### **François Jouve, poète et boulanger**

Devenu majoral du félibrige, François Jouve (1881-1968), dit « le Blondin », aime à observer que le boulanger qu'il est n'intervient qu'après d'autres spécialistes : « *le paysan a semé et récolté des grains, enseigne-t-il à ses proches, que le meunier a moulus. Ce n'est pas un hasard si le moulin fut la première et longtemps la seule machine médiévale : ajouter meule volante sur meule gisante, faire courir la première, ni trop lentement ni trop vite réclamait*

*une compétence particulière* ». Conservée à la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, sa ville natale, la correspondance avec d'éminentes personnalités du mouvement félibréen, en particulier avec Frédéric Mistral et la famille de Théodore Aubanel, révèle les facettes de ce poète-boulangier d'excellente plume.

### **Devinette**

Mince, alors ! J'ai pourtant son nom sur le bout de la langue. Mais quel est donc l'écrivain qui assurait que « *le temps, c'est de l'argent, surtout sur les tempes* ».

### **La nostalgie, cet autre nom du blues**

« Dans *Chants d'ombre* de L.S. Senghor, écrit le poète tchadien Nimrod, le rythme incantatoire déroule un chant où la nostalgie - cet autre nom du "blues" - fait coexister, dans les nocturnes épaisseurs des syllabes, la célébration de la Beauté avec la moiteur des larmes. » (dans « *Un chantre nommé Senghor - L'Afrique heureuse* », revue *Aujourd'hui Poème*, n° 28, février 2002.)

*Mercredi 17 juillet 2013*

### **Billet d'humeur**

#### **Dumas fait un tabac**

Dans son « *Histoire de la lecture* » (Actes Sud, 1998), Alberto Manguel (né à Buenos Aires en 1948) aime à raconter comment au X<sup>e</sup> siècle le grand vizir de Perse se déplaçait avec ses 117 000 livres portés par 400 chameaux marchant par ordre... alphabétique ! Ailleurs, l'Argentin naturalisé canadien milite pour rendre à Allan Lane la paternité du livre de poche en Grande-Bretagne. En effet, après un séjour chez Agatha Christie, dans le Devon, le futur éditeur de Penguin Books conçut, durant le voyage de retour à Londres, l'idée d'un livre bon marché qui pourrait tenir dans la poche. De la même façon, l'écrivain et ami de Jorge Luis Borges (dont la résidence - un presbytère poitevin à Mondion près de Châtellerault - rassemble 35 000 ouvrages) s'amuse de l'extraordinaire idée du Cubain Saturno Martinez, cigarié et poète à ses heures, qui fonda dans sa manufacture, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un journal, *Aurora*, où il mêla écrits littéraires et poétiques à l'actualité économique. Des traductions de François-René de Chateaubriand, Alexandre Dumas père et Friedrich von Schiller furent ainsi publiées sous cette enseigne et la responsabilité d'un « lecteur public » que les rouleurs de cigare rétribuaient eux-mêmes. « *Le Comte de Monte-Cristo* » (tiré du nom d'une île toscane) fit un tel tabac chez les *torcedores* qu'ils sollicitèrent l'écrivain français afin de donner le nom de son héros à l'un de leurs cigares millésimés. Dumas en fut flatté. Aujourd'hui, si le journal a disparu, les Montecristo continuent d'exhaler les volutes d'un succès jamais démenti.

## Lecture critique

### Il était une fois Bruxelles, par Georges-Henri Dumont



Les Belges savent-ils tout ce qu'ils doivent à Georges-Henri Dumont (Zottegem, 14 septembre 1920-Bruxelles, 6 avril 2013) dont certains ouvrages resteront longtemps sans concurrence dans la connaissance de leur pays et de son histoire ? Conservateur aux musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles, cet écrivain et historien est l'auteur d'une magistrale « *Histoire de la Belgique* » (Le Cri, 2005) et son « *Léopold II* » (Fayard, 1990) lui a valu le Prix de la biographie décerné par l'Académie française. Dans ses écrits, il aime se livrer à des exercices de haute voltige,

conscient que, pour comprendre certaines mutations historiques, il est nécessaire de recourir aux ressources de toutes les sciences humaines.

Aussi dans « *Histoire de Bruxelles - Biographie d'une capitale* », a-t-il voulu faire autre chose que peindre et raconter. Quoi donc ? Dater et analyser. Expliquer comment en l'espace d'un millénaire les trois îles de la Senne où Charles de France, frère du roi Lothaire, édifia vers 979 un *castrum*, camp fortifié, devinrent au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale une ville étendue au territoire de dix-huit communes pour fonder une agglomération d'exception, capitale de l'Union européenne et siège de l'OTAN (Organisation du traité de l'Atlantique Nord) aujourd'hui. La plume du spécialiste qui puise aux deux encriers de l'histoire et de l'esthétique cimente le propos d'une cohérence exemplaire où un savant didactisme ôte à l'érudition toute pesanteur. Souveraine et profuse, l'iconographie complète avantageusement l'argumentation du récit.

Au gré de la chronologie des événements fondateurs, le lecteur retient pêle-mêle hauts faits et anecdotes pittoresques. Ainsi il se rend compte de la richesse de l'industrie drapière bruxelloise qui atteint les confins de l'Europe sous le règne de Henri III d'Angleterre (XIII<sup>e</sup> siècle) et de la puissance de la gilde (organisation de marchands et d'artisans) qui règlemente la fabrication des draps et fixe les salaires. Il apprend que le patronyme de chacun des sept lignages, gouvernance clanique (XIV<sup>e</sup> s.), provient soit d'un prénom, soit d'un toponyme, soit d'un sobriquet. Comment ne pas s'extasier devant la magnificence du siècle d'or (XV<sup>e</sup> s.) qui voit converger au palais du Coudenberg, d'illustres architectes, sculpteurs et peintres dont Roger de la Pasture (qui prend le nom de van der Weyden) ? Capitale des Pays-Bas espagnols, la ville assiste au couronnement, en 1516, de Charles Quint qui abdique en 1555 au profit de son fils Philippe II : en ce temps-là, Pieter Bruegel peint *La Chute d'Icare*, Érasme écrit son *Éloge de la folie*, André Vésale fonde son *Traité d'anatomie* et Gerhard Kremer dit Mercator établit ses *Atlas*. Chef-lieu du département français de la Dyle après

Fleurus (1794-1814), la noble cité abrite, avec La Haye, la résidence du roi des Pays-Bas : outre la bijouterie et la dentelle, les ateliers Jean Simon jouissent d'un tel prestige que tous les princes de l'Europe viennent y commander leur carrosse de gala. La révolution qui donne l'indépendance au pays en 1830 (août-septembre) n'entame pas l'hospitalité séculaire des habitants qui en viennent cependant à expulser Karl Marx, en 1848, excédés des trois années d'agitation politique du philosophe rhénan... Deuxième roi des Belges, Léopold II modifie profondément la physionomie de la ville : il fait voûter la Senne, construit les grands boulevards, la Bourse, le palais de justice et le Théâtre royal de la Monnaie. De ce règne remarquable date la fondation du journal « *Le Soir* » (1887) par l'homme d'affaires Émile Rossel : distribué gratuitement aux habitants des rez-de-chaussée (!), le quotidien doit une partie de sa réussite à un récit de politique-fiction narrant l'imaginaire prise de pouvoir à Paris par le général Boulanger, feuilleton écrit par Auguste Cauvin alias « *Piccolo* » d'Arsac, journaliste niçois d'origine savoyarde et anarchiste repentant... En 1876, le peintre Félicien Rops dessine le premier carton d'exposition du cercle *La Chrysalide* dans un cabaret de Cantersteen baptisé *Le Ballon* où l'on boit du fàro ou du lambic en badaudant à travers les cimaises. Attribué à l'écrivain Maurice Maeterlinck en 1911, le prix Nobel consacre la bonne fortune de la littérature belge de langue française. En 1926, René Magritte peint son *Jockey perdu* parmi les surréalistes de la *Société du Mystère*. À la Libération, Louis Carette, condamné pour collaboration à la Radiodiffusion belge, s'exile à Rome puis à Paris où il deviendra Félicien Marceau...

Les petites histoires nourrissent les grandes passions du baron Dumont (l'auteur a été anobli après avoir été élu, en 1988, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises). Les unes et les autres sourdent de ce grand livre d'histoire qui éveille parmi ses lecteurs un intérêt presque immédiat.

- *Histoire de Bruxelles - Biographie d'une capitale des origines à nos jours*, par Georges-Henri Dumont, Le Cri édition (Bruxelles), 478 pages, 2005.

### Portrait

#### **Il est sympa Sempé, le père du Petit Nicolas**

Il est sympa Sempé... à la seule condition que vous ne l'associez pas au moraliste ou au sociologue de service. Que voulez-vous, il n'est pas de ceux qui tricotent des neurones avec les idées et les concepts. Dessinateur d'humour, c'est la seule qualité qu'il revendique. « *Je dessine plus ou moins ce que je ressens*, précise-t-il dans la clandestinité de son atelier parisien, *et cela est fluctuant selon les époques et selon mon humeur.* » Et surtout ne lui demandez



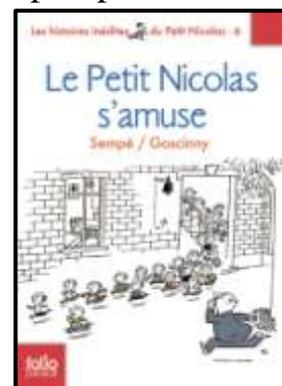
pas s'il trouve les sujets de ses saynètes dans la rue : « Vous avez déjà vu un dessin humoristique dans la rue, vous ? » rétorquera-t-il à coup sûr.

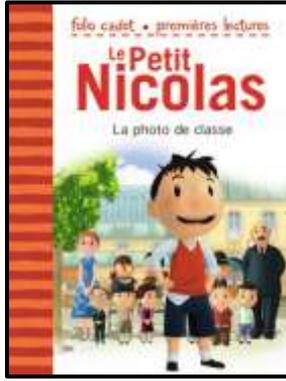
### **La passion des coquillages et du jazz...**

Lorsqu'il avait l'âge du *Petit Nicolas*, il voulait « faire du vélo », mais il sera livreur chez un courtier en vins, moniteur de colonies de vacances, garçon de bureau et même valet de chambre en Gironde ! À dix-sept ans, il quitte le giron familial pour Paris où, en compagnie de son ami et confrère Jean-Maurice Bosc (1924-1973), il occupe les salles d'attente des éditeurs et des rédacteurs en chef afin qu'ils publient ses dessins commencés quelques années plus tôt à Pessac (où il est né le 17 août 1932). C'est d'ailleurs en 1951 qu'il vend au quotidien *Sud-Ouest* son premier dessin. 1953 est à marquer d'une pierre blanche : il rencontre cette année-là René Goscinny (1926-1977), le scénariste de bande dessinée, chez l'éditeur belge Dupuis qui publie dans son magazine *Moustique* les aventures d'un des premiers héros de papier et d'encre de Chine que Jean-Jacques Sempé a appelé *Le Petit Nicolas*. La passion des coquillages et du jazz rapproche les deux hommes et, l'amitié aidant, ils décident de prolonger ensemble les histoires du petit écolier. Le 29 mars 1959 paraît dans *Sud-Ouest Dimanche* la toute première histoire du potache de la communale en culottes courtes, mise en mots par Goscinny et interprétée en couleurs par Sempé. Au mois d'octobre suivant, le succès est tel que le nouveau journal pour la jeunesse *Pilote* prend le relais du quotidien bordelais d'informations générales. En 1960, Alex Grall, éditeur chez Denoël, décide de publier les aventures du *Petit Nicolas*. Les premières ventes restent confidentielles. Heureusement, le dessinateur compte des maîtres qui lui font la courte échelle. Ainsi, en 1978, Yvan Le Louarn alias Chaval (1915-1968) le présente aux dessinateurs du *The New Yorker* dont l'Américain d'origine roumaine Saul Steinberg que Sempé admire pareillement à Chaval et à Bosc. La collaboration avec la célèbre revue littéraire américaine dont il dessine plusieurs couvertures permet d'améliorer passablement l'ordinaire du dessinateur. Bientôt, *Le Petit Nicolas* connaît le succès des grands tirages : best-seller international, il est traduit en une trentaine de langues, lu par près de huit millions de lecteurs et porté à l'écran (cinéma et télévision). Plus de deux cents nouvelles sont ainsi publiées célébrant la cour de récréation, les parties de cache-cache, les bagarres à la sortie de l'école, les leçons apprises à la maison, les copains et les parents.

### **Il y avait une publicité pour les vins Nicolas...**

Mais pourquoi ce prénom ? « Cela s'est passé à Bordeaux, dans l'autobus, raconte Sempé, un jour où je devais rendre





*mes planches. Il y avait une publicité pour les vins Nicolas. Voilà. C'est aussi simple que cela.* ». On s'amuse de songer que l'adolescent rêvait de devenir... batteur dans l'orchestre de Ray Ventura. Fêru de jazz, il admire Count Basie, John Coltrane et Duke Ellington, son idole qu'il rencontrera d'ailleurs. Parfois, il décoche ses traits contre des musiciens. En couleur, à la plume, au crayon ou au fusain, il les blesse avec la même cruauté que les snobs, les ridicules, les psychanalystes et les paroissiennes, celles qui confondent Dieu avec leur médecin... Le créateur de *Marcellin Caillou*, *Raoul Taburin* et *Monsieur Lambert* reste cependant l'homme cordial et discret qui parle peu de ses amis les plus chers, le regretté dessinateur stéphanois Jean-Bernard Aldebert (1909-1974) revenu de l'enfer de Buchenwald, l'affichiste Raymond Savignac (1907-2002) qu'il ne s'est jamais résolu à tutoyer, l'acteur Daniel Auteuil dont il a illustré le recueil de nouvelles, *Il a fait l'idiot à la chapelle*, et le journaliste Roger Théron (1924-2001) qui ne lui a pas ménagé son soutien dans les colonnes de *Paris Match*. Sans oublier les écrivains Alexandre Vialatte (1901-1971), un de ses tout premiers propagandistes, Patrick Modiano dont il a illustré le roman *Catherine Certitude* (à l'instar de Patrick Süskind pour *L'Histoire de Monsieur Sommer*) et le poète Jacques Réda avec qui il partage un véritable amour de Paris, sa deuxième ville natale.

*Jean-Jacques Sempé © Photo X droits réservés*

### **Bibliographie**

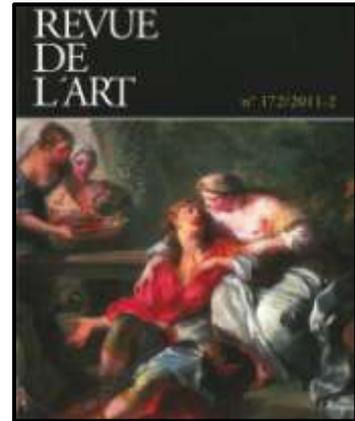
- *Les Récrés du Petit Nicolas*, par Goscinny et Sempé, Gallimard/Folio Junior, n° 468, 144 pages, 2007
- *Le Petit Nicolas et les copains*, par Goscinny et Sempé, Gallimard/Folio Junior, n° 475, 160 pages, 2007
- *Le Petit Nicolas s'amuse*, par René Goscinny et Jean-Jacques Sempé, Gallimard/Folio Junior (à partir de 9 ans), n° 1530, 160 pages, 2010
- *Le Petit Nicolas - La photo de classe*, adapté d'une série télévisée par Emmanuelle Lepetit, d'après l'œuvre de Goscinny et Sempé, Gallimard/Folio Cadet (à partir de 6 ans), n° 55, 32 pages, 2012.

### **Varia : l'exceptionnel cadeau de Rodin à Clemenceau**

« Un ensemble exceptionnel de trente-deux dessins et aquarelles de Rodin appartenant à Georges Clemenceau a été découvert en 2005 dans une grande enveloppe brune, au milieu de documents administratifs anciens et sans intérêt,

enfermés dans une armoire de l'appartement parisien du Tigre, rue Franklin, qui abrite, depuis sa mort en 1929, la Fondation musée Clemenceau. (...)

« La véritable passion artistique de Clemenceau n'était pas le dessin contemporain mais les objets d'Extrême-Orient, qu'il collectionnait de manière compulsive. (...) De nombreux témoignages attestent, en effet, de l'importance de sa collection personnelle et de son rôle actif et influent dans le milieu des "japonistes" avertis : selon Bertha Szeps, son appartement de la rue Montaigne était "bondé de richesses". (...)



« En quinze années il avait rassemblé pas moins de 1869 estampes (Monet n'en avait réuni "que" 231), 88 bronzes et une centaine d'objets en porcelaine. (...)

« Depuis les années 1890, Rodin avait réservé un espace dans son atelier pour ses dessins. Les années passant, leur place s'était étendue du mur au sol, l'artiste ayant l'habitude de laisser sécher par terre ses aquarelles encore humides, pêle-mêle. Il n'était pas rare qu'il autorisât certains visiteurs à en ramasser une pour mieux la voir. On ne connaît à l'époque que ses "dessins noirs", ses fortes études à l'encre et à la gouache inspirées de Dante et qui avaient servi d'études préliminaires aux figures torturées de *La Porte de l'Enfer*. Les trente-deux aquarelles de Clemenceau, réalisées entre 1894 et mi-1898 s'inscrivent chronologiquement à la suite des "noirs". Rodin dessine alors exclusivement des femmes nues qu'il fait circuler librement dans son atelier, en exigeant d'elles de ne pas prendre de pose. Ses études les plus réussies sont utilisées ensuite comme des matrices à partir desquelles il réalise au moyen de calques et de découpages des variantes qui forment ainsi de véritables séries. Rodin dessinait sur le vif, sans regarder sa feuille de papier. (...)

« Même incomplètes, cependant, le fait que Clemenceau ait possédé des séries évidentes est en soi d'une grande importance. C'est à notre connaissance la seule collection privée rassemblant, du vivant de Rodin, des dessins conçus par séries, même réduites à deux ou trois feuilles. (...)

« L'exceptionnel cadeau de Rodin à Clemenceau porte en lui les caractères distinctifs du non-fini, du fragmentaire, de l'insignifiance et l'autonomie, qu'Antoine Compagnon relevait dans la définition donnée par Baudelaire de la modernité. Appliquées aux dessins de Rodin, ces propriétés se combinent. (...)

« Cette collection vient compléter utilement notre connaissance de cette partie de l'œuvre graphique et nous a permis de retrouver de nouvelles étapes dans la généalogie si complexe de ces séries proliférantes chez Rodin qui ne se limitent pas aux seuls dessins mais sautent d'un support à l'autre, de la glaise au papier, comme si dans l'esprit du sculpteur il n'y avait plus de frontière entre les genres et les matières. » *Extrait de « Clemenceau et ses trente-deux dessins de Rodin », une analyse de Christina Buley-Uribe, historienne de l'art, secrétaire*

*générale de la Société internationale des études Rodin, issue de la « Revue de l'art », n° 172, éditions Ophrys, 2011.*

**Carnet : tuer le temps ?**

On parle toujours de tuer - même le temps ! (18 mars 1998.)

(*Jules Mougin, dans « La levée de 1999 est faite », Travers 53, 1999.*)

**De l'intelligence**

L'intelligence tue, me dit-il.

Encore un immortel !

(*Georges Perros, « Papiers collés » 2, 1973.*)

**Éloge de la plume**

« *On lit des journaux pour s'informer, pas pour chercher des gens qui savent écrire !* », m'avait lancé l'enseignant-journaliste, il y a près de quarante ans, à l'École de journalisme de la rue du Louvre, à Paris. Je me souviens de l'injonction comme si c'était hier, tant elle m'avait déconcerté. Cela dit, je n'ai pas cessé de m'imposer la discipline contraire devant la feuille blanche ou l'écran de l'ordinateur. Le bien écrire me console de la dégradation de l'exercice observable au sein de ma corporation durant la décennie 1970.

*Samedi 27 juillet 2013*

**Billet d'humeur**

**Nom de nom !**

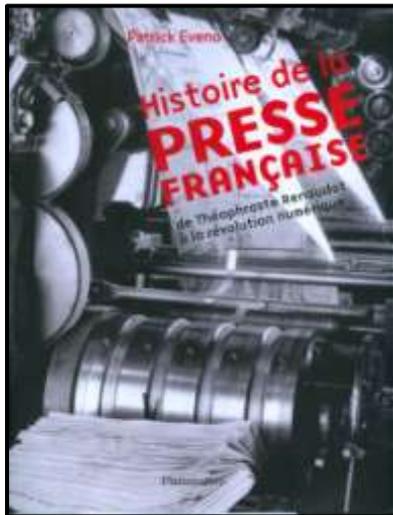
Aux Pays-Bas, ils sont les forçats de l'anthroponymie. Ils traînent leurs noms comme un boulet solidement rivé à leurs origines. Ils sont plusieurs centaines à vivre avec un patronyme pour le moins déplaisant ou incommode, ridicule ou déshonorant, une appellation qui suscite une franche rigolade quand elle n'attire pas les plus cuisants sarcasmes. Sous le Premier Empire, rappelez-vous, les Bataves sont placés sous domination française (1806-1813). Dans les nouveaux départements du royaume de Hollande, Napoléon I<sup>er</sup> encourage l'enregistrement des patronymes, *fixes et transmissibles*. Pour échapper au recensement napoléonien, nombre de hollandais rebelles, artisans, pêcheurs, boutiquiers, paysans, huissiers et négociants, déclarent les noms les plus fantaisistes. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, on rencontre aux Pays-Bas des gens qui s'appellent - en néerlandais - « né nu », « beau cocu », « pain de sucre », « petite fesse », « brave conard » ou « courte cuisse ». Certains d'entre eux en réclament la commutation, d'autres recourent à un pseudonyme, d'autres encore s'en accommodent fort bien.

## Lecture critique

### La civilisation du journal est en péril, selon Patrick Eveno

Pour quantifier l'audience et qualifier l'influence du *journal*, premier et principal des vecteurs médiatiques né il y a quatre siècles, Patrick Eveno avance que ce puissant outil d'information, d'opinion et de culture a constitué autour de lui, au fil du temps, une véritable « civilisation ». La presse en France date de la création, le 30 mai 1631, du *Recueil des gazettes nouvelles*, par Théophraste Renaudot, médecin et historiographe de Louis XIII. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'ancêtre du journal est rebaptisé *La Gazette de France*, le mot *journal* supplante le terme *gazette* tandis que le dérivé *journaliste* remplace le *nouvelliste* du siècle précédent.

Dans son ouvrage « *Histoire de la presse française, de Théophraste Renaudot à la révolution numérique* », l'universitaire et spécialiste de l'histoire des médias (professeur en histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) rappelle à bon escient la place de la presse dans le combat politique et son rôle dans la naissance et l'affirmation de la démocratie. Il sait dire la longue histoire passionnelle qui lie le public à la presse écrite, en dépit des critiques



défavorables et des espérances constantes qu'elle ne cesse de susciter. Secteur économique puissant, le journal (ou le magazine) allie professions intellectuelles et manuelles, petits métiers, artisanat et industrie. Il est aussi le lieu et l'enjeu de relations complexes et tumultueuses avec le pouvoir, l'argent et la morale.

Joliment documenté (300 illustrations), le livre raconte comment la presse est devenue, très tôt, le quatrième pouvoir et de quelle manière ses patrons ont façonné l'opinion. Le lecteur est invité à visiter la *fabrique de l'information* dans le quartier parisien de la presse qui s'est développé à la fin du XIX<sup>e</sup>

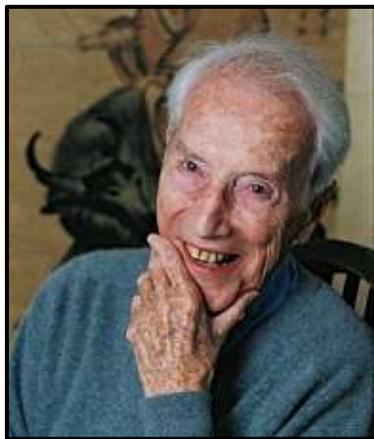
siècle dans la rue Réaumur et autour de l'agence postale du Louvre. Il apprend ainsi que les typographes de presse sont appelés *sénateurs* (parce qu'ils travaillent peu et lentement), qu'ils pratiquent la journée de 10 heures dès 1880 et que leurs collègues linotypistes effectuent déjà trente-cinq heures par semaine en 1936 pour une paie plus de trois fois supérieure à celle d'un instituteur. La presse connaît une période faste entre 1953 et 1969 avec des records de ventes en 1957-1959 : *France Soir* vend 1,1 million d'exemplaires par jour et *Le Parisien libéré* 750 000. Les lendemains de l'âge d'or sont douloureux. « *Le déclin de France-Soir a laissé orphelines les classes populaires, déplore l'historien avec lucidité, notamment celles des banlieues, privées de cette presse qui permet de tisser le lien social entre les individus et les communautés.* »

Pivot de la presse contemporaine qu'elle soit générale, spécialisée ou professionnelle, le territoire de l'écrit est désormais investi par la radio, la télévision, la télématique et le numérique. L'indigence capitaliste des entreprises de presse écrite, parisiennes ou régionales, issues de la Libération a déclenché l'appétit de grands groupes industriels et de puissants hommes d'affaires. Souvent liés au pouvoir, auquel ils fournissent armes et radars, téléphones et réseaux, infrastructures immobilières et ferroviaires, ces nouveaux dirigeants sont soupçonnés d'influencer directement la politique des États et de la financer par le biais des médias qu'ils contrôlent via l'imprimerie, les ondes hertziennes, l'internet, le câble et le satellite. Patrick Eveno évite cependant de conclure à la disparition des journaux et à la fin du journaliste : « *riches de savoirs accumulés au cours des siècles, les femmes et les hommes qui font la presse peuvent maintenant s'emparer de l'avenir numérique* », conclut-il, confiant, à n'en pas douter, que ses pairs sauront réinventer la presse de demain.

- *Histoire de la presse française - de Théophraste Renaudot à la révolution numérique*, par Patrick Eveno, éditions Flammarion, 304 pages, 2012.

## Portrait

### L'analyse et l'écriture à l'œuvre chez Henry Bauchau



De « *La Déchirure* » (Gallimard, 1966) à « *L'Enfant rieur* » (Actes Sud, I et II, 2011-2013), l'écriture d'Henry Bauchau (Malines, 22 janvier 1913-Louveciennes, 21 septembre 2012) semble guidée par la démarche analytique. Celle-ci charpente la part majeure de son œuvre que ses contemporains n'auront pas toujours apprécié à sa juste valeur. « *L'analyse a été la coupure, l'étape décisive. Dans ma vie, elle est intimement liée à l'écriture. L'une a libéré l'autre et toutes deux ont continué à agir et à évoluer ensemble* », écrit-il dans « *L'Écriture et la circonstance* » (Presses universitaires de Louvain, 1988).

### Une psychanalyse décisive

C'est après la guerre, en 1946, qu'il entreprend une psychanalyse avec Blanche Reverchon-Jouve. L'épouse du poète Pierre Jean Jouve l'amène à mettre au jour son désir le plus profond, devenir écrivain : il le sera effectivement au lendemain de cette épreuve décisive. Ses premiers écrits qui datent de 1950 sont des poèmes dont le recueil « *Géologie* » (Gallimard, 1958) reçoit le Prix Max-Jacob et les encouragements de Philippe Jaccottet. Suit une pièce de théâtre, « *Gengis*

*Khan* » (Mermod, 1960), que met en scène une jeune inconnue nommée Ariane Mnouchkine. Publiés par Gallimard, deux romans sont bien accueillis par la critique, « *La Déchirure* » (1966) où Blanche-Reverchon-Jouve apparaît sous le nom de *la Sibylle* et « *Le Régiment noir* » (1972), grand texte épique sur la guerre de Sécession aux États-Unis dédié au psychanalyste Conrad Stein chez lequel l'auteur effectue une seconde psychanalyse. En revanche, un essai biographique sur Mao Zedong, « *Essai sur la vie de Mao Zedong* » (Flammarion, 1982), qui a requis la participation de Laure Henin, sa seconde épouse, et huit années de travail, sera un échec de librairie. En 2008, le roman « *Le Boulevard périphérique* » (Actes Sud) obtient le Prix du Livre Inter. Le livre s'inspire de deux situations vécues par l'auteur, à quarante ans de distance : d'une part l'amitié vouée à un jeune résistant et alpiniste qui l'avait initié à l'escalade dans la vallée de la Meuse et qui sera tué par les soldats allemands ; d'autre part la mort d'une de ses belles-filles, atteinte d'un cancer, à laquelle il était très attaché.

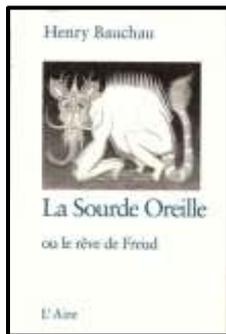
### Une notoriété tardive

Natif de Malines (Belgique), il traverse une enfance marquée par la guerre de 1914-1918. Dans la décennie 1930, il suit des études de droit à Louvain qui le conduisent à devenir avocat au barreau de Bruxelles en 1936. Jusqu'alors il milite dans des mouvements chrétiens, s'intéresse aux vertus spirituelles du taoïsme et au bouddhisme zen, pratique la peinture et s'essaie au journalisme avant d'être mobilisé en 1939 comme officier de réserve. Contesté un temps dans les milieux de la Résistance, il est blessé dans le maquis des Ardennes avant de gagner Londres pour y être soigné et poursuivre le combat contre les nazis. À la fin des années 1940, il séjourne à Paris où il fonde, en 1946, une maison d'édition et de distribution qui aura aussi pignon sur rue à Bruxelles. Il s'installe à Gstaad, en 1951, en Suisse, où il ouvre avec sa femme l'institut Montesano, un pensionnat pour jeunes américaines que la crise du dollar de 1973 accule à la faillite. À 62 ans, il trouve fort heureusement un emploi de psychothérapeute dans un hôpital de jour parisien pour adolescents en difficulté : naît de cette expérience « *L'Enfant bleu* » (Actes Sud, 2004) qui raconte l'histoire d'Orion, jeune psychotique ramené au réel par l'art. Avec sa trilogie mythologique publiée par Actes Sud, « *Œdipe sur la route* » (1990), « *Diotime et les lions* » (1991) et « *Antigone* » (1997), il connaît la notoriété et son œuvre est étudiée par un nombre croissant d'universitaires. En 1990, l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique l'accueille en son sein.



### Le refuge du « chalet »

Quelques jours avant sa disparition, il travaille encore à son « *Journal* » (Actes Sud, 1992-2011) dont le cinquième tome, « *Le Présent d'incertitude* », paraît en



2007 à l'enseigne d'Actes Sud. Il meurt dans la nuit du jeudi 20 au vendredi 21 septembre 2012, pendant son sommeil, à Louveciennes (Yvelines), dans la maison d'un de ses trois fils, l'acteur Patrick Bauchau, marié à Mijanou, sœur de Brigitte Bardot, le couple résidant ordinairement à Los Angeles, aux États-Unis. Pittoresque maison de bois, c'est l'ancien pavillon de la Finlande à l'Exposition universelle de 1889 que son propriétaire avait transporté là, dans la banlieue ouest de Paris, au milieu d'une nature luxuriante. Depuis plusieurs années, l'écrivain et poète belge délaissait volontiers son appartement parisien du passage de la Bonne-Graine pour se réfugier là, au *chalet* de Louveciennes, où il retrouvait, avec la compagnie des oiseaux et des papillons, la sérénité et l'intériorité nécessaires à ses méditations. « *Ce n'est pas l'œuvre qui compte, affirme-t-il dans son journal, c'est l'être intérieur.* »

*Henry Bauchau © Photo X droits réservés*

### Bibliographie

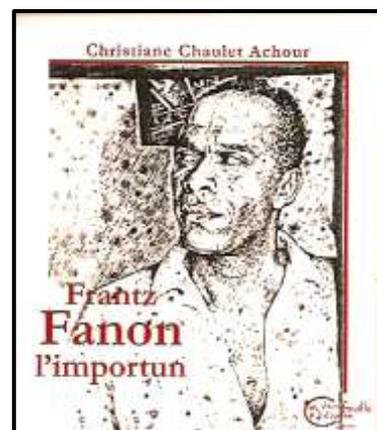
- *La Déchirure*, La Renaissance du Livre, 317 pages, 1966
- *Le Présent d'incertitude, journal 2002-2005*, Actes Sud, 313 pages, 2007
- *Le Boulevard périphérique*, Actes Sud, 254 pages, 2008
- *La Sourde Oreille ou le rêve de Freud*, suivi de *La Grande Troménie*, éditions de l'Aire, 76 pages, 2013
- *La Pierre sans chagrin*, poèmes du Thoronet, éditions de L'Aire, 56 pages, 2013.

### Varia : Frantz Fanon, l'importun

« Je n'ai pas connu Fanon. Je l'ai à peine aperçu dans l'appartement familial du centre d'Alger, celui d'Alexandre Chaulet, mon père, où il resta quelques heures avec sa famille avant de prendre l'avion, en janvier 1957, après sa lettre de démission à Robert Lacoste, suivie de son arrêté d'expulsion.

« Une des séductions que Fanon a exercée sur moi vient certes de son engagement pour l'indépendance de l'Algérie, mais surtout de ce style qui prend à la gorge chaque fois qu'on le fréquente... Cette écriture a les vertus majeures de toute création avec sa

polysémie, ses métaphores éblouissantes et ses formules saisissantes mettant sur la voie d'une remise en cause de nos schémas les plus ancrés ; ce n'est pas un de mes moindres étonnements de lire la réduction que l'on fait de ses textes comme



de simples et "rationnels" exposés d'idées. Mais ma séduction vient aussi de ce dont il a témoigné pour la composante féminine de résistance au colonialisme. Les analyses que Fanon consacra aux Algériennes dans "l'Algérie se dévoile", aucune Algérienne désireuse d'une société d'égalité et de justice ne les lit encore aujourd'hui impunément, rêvant de cette réalité passée dont les promesses ne se sont pas totalement accomplies. » *Extrait de « Frantz Fanon, l'importun », de Christiane Chaulet-Achour, éditions Chèvre-Feuille étoilée, 80 pages, 2011.* Le dessin est du peintre Denis Martinez (1987).

### **Carnet : un trésor découvert au vide-grenier !**

Au vide-grenier de Saint-Bonnet, à proximité de Remoulins, j'ai retrouvé l'objet que je cherchais depuis des lustres : un porte-plume. Mais pas n'importe quel porte-plume. Figurez-vous qu'on peut y regarder, à travers un œilleton-loupe, des vues du Mont Saint-Michel. Rehaussé d'une décalcomanie du saint lieu, le singulier porte-plume en plastique a rejoint mes plumiers où je renferme précautionneusement mes trésors.

*Mercredi 31 juillet 2013*

### **De l'existentialisme**

Attribuée au philosophe indien Sri Aurobindo (1872-1950) et intitulant un des chefs-d'œuvre du peintre Paul Gauguin (1848-1903) réalisé en Polynésie en 1897-1898, la triple question « *Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ?* » suscita le grain de sel de Pierre Dac (1893-1975) qui répondit tout à trac : « *Je suis moi, je viens de chez moi, et j'y retourne* ».

*Mardi 6 août 2013*

### **Égoïsme tragique**

Singulière répartie de René Crevel à Marcel Jouhandeau : « *Je ne te tuerai pas, car si j'avais quelqu'un à tuer, avec mon égoïsme bien connu, c'est par moi que je commencerais.* »

*Mercredi 7 août 2013*

### **Itinéraires de Gisèle Freund**

« *La vérité est que je me méfiais des écrivains, reconnaît la photographe Gisèle Freund (1908-2000) dans son livre "Itinéraires" (éditions Albin Michel). Adrienne Monnier (libraire et editrice) m'avait raconté comment ils la malmenaient, j'avais peur. Et puis j'avais vécu moi-même des années avec un écrivain, ça me suffisait. Les écrivains mettent le meilleur d'eux-mêmes dans leur œuvre, leurs proches le payent.* »

*Mercredi 14 août 2013*

### **La « musique » de la peinture selon Tàpies**

« L'essentiel de la peinture ce n'est pas le thème, ni le sujet expérimenté dans le tableau, mais plutôt les formes, les couleurs, les textures, la qualité de chaque

couleur... C'est cela la "musique" de la peinture. La distinction entre le figuratif et l'abstrait me paraît arbitraire ; la peinture est toujours une abstraction. » (Antoni Tàpies à Liliane Thorn-Petit, dans « Portraits d'artistes, livre 1, RTL édition, 1982)

Jeudi 22 août 2013

### Billet d'humeur

#### Les aléas de la traduction

L'écrivain suisse Paul Nizon (né en 1929) n'avait de cesse de louer l'un de ses traducteurs, Jean-Louis de Rambures (1930-2006), « *interprète de plus en plus inspiré et lumineux, prétendait-il, comme on le dit d'un musicien par rapport à un compositeur* ». Jorge Luis Borges n'était pas moins louangeur à l'égard de son ami Nestor Ibarra (1938-2005) « *dont la traduction est souvent meilleure que le texte originel* », assurait-il. « *On m'a traduit en anglais, en allemand, en français, raconte le poète grec Manolis Anagnostakis (1925-2005). En allemand, c'est acceptable, surtout si on ne connaît pas l'allemand. Le français est trop subtil. Le poème, c'est la langue, rien d'autre. Un jour, je suis tombé sur "Les Fleurs du mal" en grec : j'ai cru que c'était du tango.* »

### Lecture critique

#### Michel Cornaton au chevet de l'homme au travail



L'ouvrage « *Pourquoi nous travaillons* » pourra rappeler à certains lecteurs que *la sociologie est née en périodes de crises, lorsque les événements débordaient les cadres accoutumés et les solutions traditionnelles*, selon la définition du juriste et sociologue Gaston Bouthoul (1896-1980). D'une égale manière, les crises et les souffrances subies par l'homme au travail ont imposé précocement au sociologue Michel Cornaton (né en 1936, à Bourg-en-Bresse) un effort de réflexion, d'invention et d'adaptation au gré d'une lente et patiente recherche de quelque quarante années. Un terrain d'exercice l'a même conduit, de septembre 1973 à juin 1974, à s'initier à la vie en usine aux Câbles de Lyon où il œuvre dans différents services jusqu'à solliciter une affectation sur les chaînes de boudineuses. Il a ainsi vu de près la « machine à broyer », à l'exemple de Simone Weil (1909-1943) à laquelle il rend un hommage appuyé : en 1935, la philosophe avait effectué un stage de manœuvre chez Alsthom, à Paris, afin de parfaire sa connaissance de la condition ouvrière et du travail manuel.

Le nombre de plus en plus élevé d'individus et de groupes victimes de dysfonctionnements sociaux (chômage, licenciement, harcèlement, séparation familiale, suicide, drogue, criminalité) a déterminé ce professeur à l'université Lyon 2 (émérite aujourd'hui) à fonder une discipline neuve qu'il a nommée psychopathologie du travail. La sévérité et la clairvoyance du constat délèguent à l'auteur le statut d'un procureur intraitable et lucide. Ne clame-t-il pas que *la France est un pays où l'on a cultivé le mépris à l'égard du travail manuel et la méfiance à l'encontre des travailleurs* ? N'invoque-t-il pas *l'imbécillité du taylorisme et sa profonde inhumanité* ? Quant à la loi Le Chapelier, véritable tsunami économique et social selon lui, il l'accuse d'avoir contribué à créer une fracture entre l'institution scolaire et le monde de l'entreprise mais aussi entre l'enseignement classique et l'enseignement technique. La véhémence du chercheur s'enfle lorsqu'il pointe le rôle néfaste des managers des temps nouveaux que le philosophe et psychanalyste Miguel Benasayag assimile aux petits hommes gris à la Simenon : « *ordinateur sous le bras et pointeuse en poche, ils chassent les anciens, écrit-il, menacent d'"apurer les comptes" et de "remettre tout le monde au travail". Exécuteurs aveugles, ils réalisent le vieux rêve du libéralisme, prédit par René-Victor Pilhes dans sa magistrale fable qu'est "L'Imprécateur".* »

Enquête au long cours étayée par une riche documentation et des lectures profuses, ce livre-là comptabilise toute une vie de recherche dont le moteur aura été l'étude de la souffrance humaine. L'universitaire s'est inspiré de la même méthodologie pour étudier, durant sept années, les camps de regroupement de la guerre d'Algérie qu'il assimile à *une catastrophe humaine, sociale et économique*. Comme quoi le modèle du travail préconisé par Simone Weil et... Michel Cornaton, en tant qu'activité méthodique et non servile, pourrait (et devrait) être étendu, dans le meilleur des mondes, à toute activité matérielle ou intellectuelle, jusqu'aux domaines politique et spirituel. Rappelons-nous d'ailleurs qu'à l'origine, la sociologie avait été conçue comme une forme supérieure de l'art politique.

- *Pourquoi nous travaillons*, par Michel Cornaton, éditions L'Harmattan, collection *Le Croquant*, 228 pages, 2013.

## Portrait

### **Ella Maillart, l'étonnante voyageuse**

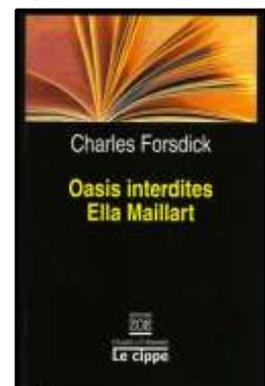
La vallée du lac Léman où elle naît le 20 février 1903 (à Genève) manque de perspectives et la vie bourgeoise et familiale (son père est fourreur, sa mère, Danoise, passionnée de ski) lui apparaît si dénuée de couleurs et de surprises qu'elle prend des chemins de traverse dès l'adolescence. Avec son amie et voisine Hermine de Saussure dite *Miette*, future mère de l'actrice Delphine



Seyrig, elle cabote en Méditerranée sur un cotre. L'élément marin aime ses préoccupations. Elle rencontre Alain Gerbault au moment où le navigateur prépare la traversée de l'Atlantique en solitaire : elle se plaît à l'écouter réciter à voix haute les grands poètes de la mer. Elle apprend l'anglais afin de lire, dans le texte, les ouvrages des grands marins britanniques. Elle rêve de pérégrinations nautiques mais aussi de voyages au long cours où elle apprendrait les mœurs et les coutumes des populations visitées. Sportive accomplie, elle pratique le hockey sur gazon, participe aux régates olympiques de Paris en 1924 et concourt, sous le maillot suisse, aux championnats du monde de ski à Mürren (1931), Cortina d'Ampezzo (1932), Innsbruck (1933) et Saint-Moritz (1934). Pour vivre au quotidien et financer ses expéditions, Kini, diminutif de « coquine », ainsi qu'on la surnomme, exerce les métiers les plus divers, dactylographe, modèle (d'un sculpteur), professeur (de français et d'anglais), comédienne, représentant de commerce, cinéaste et journaliste.

### Reporter photographe

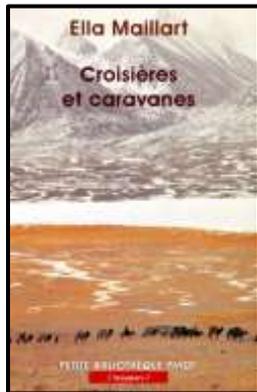
La rencontre d'émigrés russes, à Berlin, en 1929, l'incite à effectuer un séjour en Russie afin de mieux connaître le cinéma soviétique. Ce premier grand itinéraire est rendu possible grâce à la générosité de Charmian London, veuve de l'écrivain américain Jack London qui finance en partie le voyage. En 1930, la comtesse Tolstoï, épouse de l'homme de lettres, l'héberge à Moscou et lui présente le cinéaste Vsevolod Poudovkine dont le long-métrage, « *Tempêtes sur l'Asie* », a aiguisé son goût de l'aventure et l'a convaincue de découvrir à son tour l'Orient. Elle traverse le Turkestan russe, rencontre les Kirghizes, les Kazakhs et les Ouzbeks, une aventure qu'elle relate dans « *Parmi la jeunesse russe - De Moscou au Caucase* », son premier livre (1932, en français) que lui a commandé l'éditeur parisien Charles Fasquelle. La photographie importe autant que le carnet de notes dans son deuxième titre, « *Des Monts célestes aux sables rouges* » (1934), qui retrace un second périple en Union soviétique. Les années suivantes, ses lecteurs suivent dans les colonnes du *Petit Parisien* les reportages qu'elle rapporte de Chine, plus spécialement des textes et des photos (au Leica) sur la Mandchourie et le Xinjiang (Sinkiang). Dans la contrée occupée par les Japonais, elle va jusqu'à gifler un soldat nippon qui lui interdit l'accès au wagon-restaurant...



### Dans la confrérie des ethnographes

En 1934, elle sympathise à Pékin avec Peter Fleming, le frère de Ian, créateur de James Bond. Grand reporter au *Times*, il est déjà considéré à vingt-sept ans

comme le chef de file des écrivains-voyageurs britanniques. Ella maîtrise le russe, Peter connaît un peu le chinois : dotés l'un et l'autre d'un *caractère de cochon*, ils décident de se rendre ensemble dans l'une des régions les moins explorées du globe, les steppes et les déserts d'Asie centrale. Ils mettent sept mois (de février à août 1935) pour atteindre Srinagar, au Cachemire indien. Installée au Liban en 1936, elle rédige « *Oasis interdites - De Pékin au Cachemire* », le récit de leur épopée dans le Turkestan chinois. Peter Fleming



donne sa version dans « *Courrier de Tartarie* ». Liés par leur seule amitié, les deux personnages émettront toujours l'un pour l'autre des jugements flatteurs.

À trente-trois ans, elle est devenue une des pionnières de la spécialité. Avant que le musée de l'Élysée à Lausanne ne rassemble ses photographies (à partir de 1989) et que le festival des « Étonnants Voyageurs » de Saint-Malo ne célèbre sa doyenne (en 1997), Londres et Paris fêtent la grande voyageuse dès 1936. Paul Morand rend hommage à la sublime nomade, « *girouette sur le toit du monde et femme libre* », Paul Valéry dédicace ses poésies « à Ella Maillart, femme du globe, le poète qui l'entrevit », le Genevois Nicolas Bouvier, quant à lui, soutient que s'il fallait choisir un écrivain pour « *faire un bout de route en Asie* », il préférerait « *de beaucoup la compagnie d'Ella Maillart à celle de Paul Claudel* ». Elle signe d'autres reportages, notamment en 1939 sur la route des Indes où l'accompagne l'écrivain Annemarie Schwarzenbach, deux années après une incursion à travers la Turquie et l'Iran jusqu'en Afghanistan. Aux Indes, elle se réfugie auprès du sage Sri Râmana Maharishi qui lui enseigne sa philosophie et lui offre un... chaton, prochaine héroïne de « *Ti Puss ou l'Inde avec ma chatte* », sans conteste un de ses plus beaux récits (1951, en anglais). Elle effectue des séjours épisodiques et moins ambitieux au Tibet, en Chine, au Yémen, en Corée et au Sikkim. En 1951, elle est la première occidentale à visiter le Népal grâce au sauf-conduit que lui délivre le pandit Nehru, un de ses plus fervents admirateurs. Mais l'exploratrice songe à se retirer définitivement à Chandolin, tout en haut des montagnes suisses, à 2 000 mètres d'altitude, dans un chalet qu'elle a baptisé « Atchala », du nom de la montagne sacrée du sud de l'Inde où elle a passé cinq années de sa vie (de 1940 à 1945). Elle y a fermé les yeux pour la dernière fois le 27 mars 1997, consciente d'avoir rejoint la confrérie des ethnographes et des écrivains du voyage, tels Michel Leiris, Henri Michaux et Victor Segalen qui sont restés ses modèles.

*Ella Maillart à Chandolin © Photo X droits réservés*

## Bibliographie

- *La Voie cruelle*, 320 pages, 2001

- *Croisières et caravanes*, 256 pages, 2001
- *Oasis interdites. De Pékin au Cachemire*, 352 pages, 2002
- *La Vagabonde des mers*, 384 pages, 2002
- *Ti-Puss ou l'Inde avec ma chatte*, 240 pages, 2002.

Les livres d'Ella Maillard présentés ci-dessus ont été édités dans la Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs.

- *Oasis interdites d'Ella Maillard*, une étude de Charles Forsdick (professeur à l'université de Liverpool), éditions Zoé, collection Le cippe, 120 pages, 2008.

### **Varia : l'abécédaire d'un homme libre**

« **Aimer** : Un mot qui met en exergue la pauvreté de la langue française. On met tout dans la même corbeille. J'aime ma fiancée, j'aime le foot, j'aime la fondue. Pas de nuances.

« **Calumet** : On a commencé par supprimer la paix et maintenant on veut supprimer le tabac.

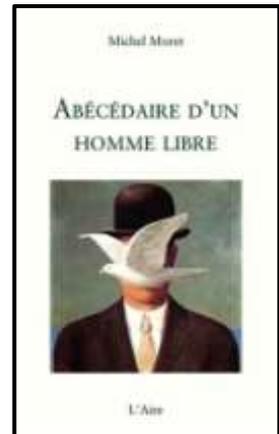
« **Comédiens** : Certains les aiment lorsqu'ils représentent le réel à la perfection et d'autres quand ils font rêver. Peuvent tout se permettre, sauf d'être médiocres.

« **Pensée** : Fleur de l'esprit qui épouvante les tyrans et les imbéciles.

« **Raison** : Ce qu'il y a de plus utile à l'homme, mais n'apporte pas le bonheur.

« **Tsiganes** : Partisans de la liberté absolue. Ils sont ce que nous fûmes.

« **Vulgarité** : L'humain dans son imperfection est hypersensible à la vulgarité d'autrui et insensible à la sienne. » *Extraits de « Abécédaire d'un homme libre », de Michel Moret, éditions de l'Aire, 64 pages, 2013.* En couverture, *L'Homme au chapeau melon*, de René Magritte.



### **Carnet : je hais les dimanches...**

Ah, si vous saviez comme je déteste les dimanches et les jours de fête, les jours sans courrier. Recevoir des nouvelles et mes journaux, c'est croire que je ne suis pas seul. Quelle illusion !

*Mercredi 28 août 2013*

### **Politique et social**

« *En France*, soutient le sociologue Alain Touraine (né en 1925), *les catégories du politique ont presque toujours dominé les catégories du social. En particulier les partis de gauche ont été constamment plus puissants que les syndicats, ce qui a été et est encore une cause de faiblesse de la démocratie : comment le pouvoir pourrait-il venir d'en bas si les formes d'organisation et l'expression des*

*demandes populaires sont commandées d'en haut, par les partis ou par le pouvoir exécutif ? » (dans Le Magazine littéraire, n° 264, avril 1989.)*

### **Essais sur la littérature**

Une association d'écrivains m'a sollicité afin que je prenne part à une série de conférences ou d'exposés sur la littérature française. L'un des animateurs me prie de lui expliquer, dans un raccourci, *la teneur de mes leçons ou causeries*. « *Il ne s'agit pas vraiment de leçons, lui dis-je, le terme est trop scolaire, encore moins de causeries où il y a je ne sais quoi de désinvolte, il s'agit plutôt d'essais sur la littérature, au sens de Montaigne, comme on se parle à soi-même, de déambulations parmi les textes, ainsi qu'on s'entreprendrait avec un compagnon de route.* » Mon interlocuteur est ravi de mon explication, si éclairante, selon lui ; il me demande *la permission de la diffuser désormais en exergue des activités de la société savante*. « *Vous pouvez la diffuser sans modération, lui ai-je répondu, elle reste libre de tout droit* »...

**Jeudi 29 août 2013**

### **Sacré Marot !**

Avec un deuxième ouvrage dédié à François 1er, le poète Clément Marot (1496-1544) devient en 1517 l'un des protégés de la cour. De 1526 à 1532, il doit écrire des « épîtres » au chancelier en hommage à la famille royale pour obtenir le versement de ses « gages », une dotation d'écus d'or. Imaginez-vous un instant les auteurs de notre époque adressant, par exemple, des poèmes à leur contrôleur des impôts...

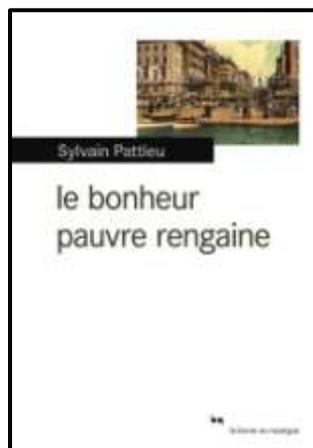
**Vendredi 30 août 2013**

### **Billet d'humour**

#### **Freud, un conteur facétieux**

La querelle n'est pas close de confirmer ou non l'athéisme de Sigmund Freud (1856-1939) en disputant de l'opposition formelle entre la psychanalyse, fille de l'esprit scientifique, et la conception du monde considérée sous le filtre religieux. Le psychologue autrichien considérait la religion juive et toutes les autres en tant qu'uniques objets d'intérêt scientifique. Lorsque ses premiers disciples viennent à lui (Abraham, Jung, Jones, etc.), à partir de 1905, il aime ménager entre ses cours quelque récréation où il se révèle un conteur facétieux. On lui prête cette histoire. Dans une famille pieuse de Vienne, un agent d'assurances, athée convaincu, se meurt. Déboussolée, sa famille le convainc de recevoir un prêtre. Comme l'entretien avec le confesseur se prolonge plus longtemps que prévu, ses proches imaginent que le mourant s'est enfin réconcilié avec Dieu. « *Enfin, conclut le docteur Freud, la porte s'ouvre. Le mécréant ne s'est pas converti, mais le prêtre a contracté une assurance.* »

### Sylvain Pattieu enquête dans le Marseille des Années folles



Découvrant, en feuilletant « *Le Bonheur pauvre rengaine* », les documents extraits des archives départementales d'Aix-en-Provence, je craignais que son auteur ne s'abîmât dans un récit laborieux et mal couturé. Le mixage d'une narration fictionnelle avec un fait divers, avéré par d'authentiques photographies et procès-verbaux de police, augurait un roman lesté d'une pesanteur accablante ou grevé d'une sécheresse ennuyeuse. Il n'en est rien. Le livre de Sylvain Pattieu (né à Aix-en-Provence en 1979) se lit comme un polar, et un bon. Au centre de l'intrigue, l'assassinat, le 25 septembre 1920, à Marseille,

d'Yvonne-Juliette Schmitt, âgée de 23 ans. Monte-en-l'air et souteneur, Yves Couliou dit Nez-Pointu a étranglé l'ancienne ouvrière et danseuse parisienne avec la complicité d'Albert Polge, surnommé l'Athlète, de la même bande des Aubrais, laquelle étend son « exercice » de l'Orléanais jusqu'en Provence via les faubourgs parisiens.

La singularité du procédé d'exposition utilisé ici permet au lecteur de suivre les étapes feuilletonesques de l'enquête, de découvrir peu à peu les circonstances du drame et de mieux connaître la personnalité des protagonistes, assassins, victimes, témoins et enquêteurs. Cyprien Sodonou, Dahoméen de Porto-Novo devenu patron de bar au Panier, le voyou sarde et professeur de tango Alfredo Soggiu dit Fredval, le commissaire à la Sûreté André Robert, la demi-mondaine Simone Marchand, issue de la Croix-Rousse et protégée d'un riche armateur, le cambrioleur Marius Langon, chef de la « bande des Marseillais », évoluent dans le Marseille des Années folles, au lendemain du sanglant conflit de 1914-1918, au moment où, dans la cité portuaire et babélique, la pègre reconstitue ses clans et ses « parrainages ».

Le goût de la brièveté, de la concision, et la recherche de la dissymétrie, parfois au détriment de la clarté immédiate, semblent être les caractéristiques d'un romancier dont la passion de l'histoire (maître de conférences, il enseigne la discipline à l'université Paris VIII-Saint-Denis) donne au propos un singulier relief et des perspectives édifiantes. Avec une lucidité qui tient du prodige, il possède la faculté essentielle à ce genre de restitution historico-policière, je veux dire le sens intime qui, sous la lettre morte des documents d'enquête et des chroniques d'époque, sait découvrir les ressources secrètes de l'esprit humain. Dans la courte bibliographie qu'il décline à la fin de l'ouvrage, ne se réclame-t-il pas de la familiarité de l'Athénien Thucydide, dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse* notamment ? Sans doute parce que l'œuvre du plus grand historien

de l'antiquité marque le triomphe de la raison humaine sur l'absurdité des événements. Par ailleurs, le titre du livre, « *Le Bonheur pauvre rengaine* », s'inspire de la chanson *Terrier* de Julien Rochedy alias Orso Jesenska (né à Marseille en 1980), un chanteur-compositeur-interprète dingue d'Henri Calet et de Walter Benjamin : abondance de biens ne nuit pas.

- *Le Bonheur pauvre rengaine*, de Sylvain Pattieu, éditions du Rouergue, collection la brune, 288 pages, 2013.

## Portrait

### **Aimé Césaire et ses compagnons de la négritude**



L'anthologie des œuvres poétiques d'Aimé Fernand David Césaire (Basse-Pointe, 26 juin 1913-Fort-de-France, 17 avril 2008) dans un unique volume permet de mesurer la séduction particulière exercée par ce poète et dramaturge martiniquais qui, bien qu'influencé par le surréalisme, se libère très tôt des formes traditionnelles de la culture occidentale afin de recouvrer son ascendance intime, les forces vives de l'oralité, les sources mêmes, imagées et rythmées, de la poésie orale. Une libération qui va de pair avec le combat de la négritude, gigantesque travail de mémoire culturelle contre l'idéologie coloniale et raciale auquel il s'est attaché dès l'âge de 21 ans.

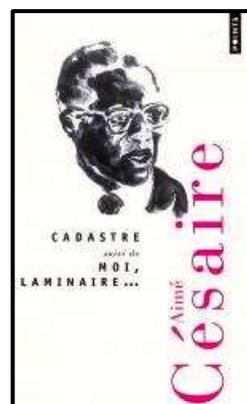
### **Les quatre chantres de la négritude**

Fils d'un contrôleur des impôts et d'une couturière, il se lie d'amitié à Léopold Senghor au lycée Louis-le-Grand, à Paris, à la rentrée 1931. L'étudiant sénégalais, de sept ans son aîné, est en 2<sup>e</sup> année supérieure, lui accède à la 1<sup>re</sup> année. L'année suivante, son professeur d'anglais lui accorde 30 sur 20 pour une traduction d'*Apostrophe to the Ocean*, de George Gordon Byron : le talent poétique œuvre déjà. Avec un autre camarade sénégalais, élève de l'École nationale vétérinaire de Maisons-Alfort, Ousmane Socé Diop, et Léon-Gontran Damas, étudiant guyanais de la Sorbonne, Césaire et Senghor posent les fondements de la négritude, en septembre 1934, dans les colonnes de la revue *L'Étudiant noir* qu'ils viennent de créer : les quatre copains ne savent pas encore que leur initiative va contribuer à transformer la physionomie politique du continent tout entier. Le tandem Césaire-Senghor ne rejette pas pour autant les auteurs occidentaux qu'on enseigne à Louis-le-Grand et lorsqu'en 1935 ils intègrent l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (où ils côtoient Georges Pompidou), ils possèdent une solide connaissance des surréalistes. Avec Michel

Leiris et Jean-Paul Sartre, André Breton sera d'ailleurs un des tout premiers intellectuels français à louer les écrits du poète caribéen de langue française.

### Destins politiques

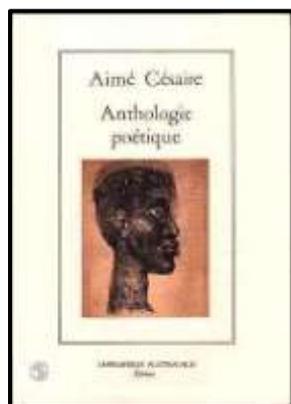
Le 5 décembre 2005, il refuse de recevoir Nicolas Sarkozy parce que le ministre de l'Intérieur a défendu la loi du 23 février 2005 dont l'article 4 enjoint à l'Éducation nationale de reconnaître « *le rôle positif de la présence française outre-mer* ». Passée presque inaperçue jusqu'à ce que des historiens s'en inquiètent et que le Parlement rejette la proposition du groupe socialiste de la supprimer, la « loi de la honte » rouvre la blessure de la mémoire torturée de la Martinique. Pourtant, en 2001, la France avait fait un pas de géant avec la loi Taubira qui qualifie l'esclavage de crime contre l'humanité...



En 1935, Aimé Césaire passe l'été en Yougoslavie avec un camarade de khâgne, passionné de littérature française, Petar Guberina. Il commence à écrire « *Cahier d'un retour au pays natal* » qui paraît en 1939. En 1937, Léon-Gontran Damas publie « *Pigments* » chez Guy Lévi-Mano. Léopold Senghor se révèle plus tard avec deux recueils de poésie, « *Chants d'ombres* » (1945) et « *Hosties noires* » (1948). Le quatrième larron, Ousmane Socé Diop, publie ses premiers romans en 1935 (« *Karim* ») et 1937 (« *Mirages de Paris* »). Les trois premiers se retrouvent sur les bancs de l'Assemblée nationale. Tous les quatre auront un destin politique : Aimé Césaire sera maire de Fort-de-France (pendant cinquante-six ans) et député de la Martinique (pendant quarante-sept ans), Léopold Senghor (1906-2001), premier président de la République du Sénégal en 1960 (réélu en 1963, 1968, 1973, 1978, il se démet de ses fonctions en 1980), Léon-Gontran Damas (1912-1978), député (de 1948 à 1951) puis professeur de l'université d'Howard à Washington DC, et Ousmane S. Diop (1911-1973), sénateur, ministre et ambassadeur du Sénégal aux Nations unies et aux États-Unis.

### Une anthologie péléenne

Dans les pages de l'anthologie césairienne choisies par Roger Toumson, universitaire et essayiste (né aux Abymes, Guadeloupe, en 1946), la voix du « *Cahier d'un retour au pays natal* », appel exemplaire à la décolonisation, résonne comme sous une voûte et s'enfle. Ce qu'elle dit, autant que son timbre, laisse le lecteur fortement impressionné. Tout juste souhaiterait-on que ce timbre perde parfois de sa stridence et se brise... Comme il arrive à la voix de l'homme.



« *Ma poésie est péléenne* » (qualificatif se rapportant à la montagne Pelée, volcan de Martinique) : l'aveu du poète est suffisamment explicite pour dire la singularité du langage,

« la poésie la plus destructrice, la plus libre et la plus métaphysique (...) qui rompt les associations de mots et d'idées et associe des termes opposés », louait Jean-Paul Sartre. « Ma poésie est péleénne, explique Aimé Césaire. Elle s'accumule pendant longtemps, elle s'accumule patiemment, elle fait son cheminement, on peut la croire éteinte et brusquement, la grande déchirure. C'est ce qui donne son caractère dramatique : l'éruption. »

Rien d'étonnant à ce que cet *Orphée noir* voue une égale admiration à Shakespeare, Claudel et Isidore Ducasse, ce comte de Lautréamont qui fut « le premier, soutient-il, à avoir compris que la poésie commence avec l'excès, la démesure, les recherches frappées d'interdit, dans le grand tam-tam aveugle, dans l'irresponsable vide absolu, jusqu'à l'incompréhensible pluie d'étoiles ».

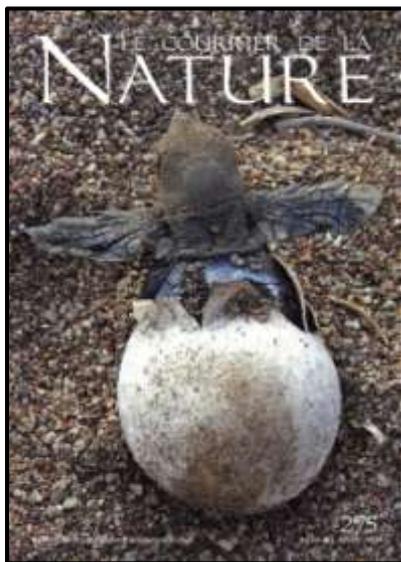
Dans son dernier recueil, « *Moi, laminaire...* » (1982), il trouve le moyen de garder intacts l'inventivité du verbe et le militantisme de la révolte : il continue de figurer parmi ces précurseurs qui font retarder toutes les pendules du monde.

*Aimé Césaire © Photo X droits réservés*

### Bibliographie

- *Anthologie poétique*, par Aimé Césaire, éditions de l'Imprimerie nationale, collection la Salamandre, 276 pages, 1996
- *Cadastre* suivi de *Moi, laminaire...*, par A. Césaire, poésies, cercle Points, 192 pages, 2006
- *Une saison au Congo*, tragédie, par A. Césaire, cercle Points, 144 pages, 2001.

### Varia : nos réserves sont-elles menacées ?



« Notre belle Réserve naturelle nationale de Camargue gérée depuis 1927 par la SNPN (Société nationale de protection de la nature et d'acclimatation de France) fut la première zone humide d'importance internationale classée site Ramsar en France, et pour cause, c'est l'un des plus grands centres migratoires d'Europe... Quelle fierté !

« Mais surtout quelle beauté ! Une beauté saisissante et puissante : plus de 13 000 ha de zones humides à perte de vue comprenant sansouïres, étangs, dunes où s'épanouissent tranquillement une multitude d'animaux et de plantes. C'est un réel plaisir pour les amoureux de la nature voire un paradis pour les ornithologues ! Dans tous les cas, une telle atmosphère ne laissera personne indifférent, car la nature y est

intacte, tout simplement brute et il en découle ce sentiment tellement réconfortant : être au bon endroit, placé (à juste titre ?) au même rang que ces innombrables limicoles qui cherchent à se nourrir, et avec l'impression, ou plutôt la volonté, de pouvoir partager ce festin avec eux. Il y a peu d'endroits en France comme celui-ci où nous pouvons, passionnés ou simples citoyens, ressentir une telle harmonie.

« Près de 290 réserves naturelles en France tentent, de la même manière, d'offrir une place pour tous. Car, rappelons-le, le principal objectif, pour ne pas dire le seul, des espaces protégés et plus particulièrement de ceux bénéficiant d'une protection forte - type Réserve naturelle nationale (RNN) ou Arrêté préfectoral de protection de biotope (APPB) - est bien d'offrir un havre de paix à la faune et à la flore.

« Ce rappel semble malheureusement et incontestablement nécessaire si nous lisons avec attention le compte-rendu des récents conseils scientifique et de direction de notre réserve de Camargue. Les analyses menées sur l'étang du Vaccarès ont décelé diverses molécules interdites et une forte prolifération des cyanobactéries qui, évidemment, perturbent l'équilibre de l'étang. Plus dramatique et davantage révélateur de la situation "périlleuse" dans laquelle se trouvent les espaces protégés, c'est l'attaque en justice de la Fédération des chasseurs des Bouches-du-Rhône nous demandant de prendre en charge les dégâts aux cultures causés par les sangliers. Enfin, la restriction des budgets ministériels alloués à la gestion des RNN ajoute une préoccupation supplémentaire et nous pousse à nous interroger sur les conditions à venir avec lesquelles nous devons nous accommoder pour assurer leur pérennité.

« Terminons par l'un des rêves, inespéré tant il est illusoire, qui a été exprimé lors du 32<sup>e</sup> congrès des Réserves naturelles de France : "*Mettre sans crainte la nature entre toutes les mains, s'occuper d'elle pour la rendre à elle-même et non pas la réduire à l'homme, qu'il n'y ait plus besoin d'espaces protégés puisqu'elle serait partout préservée.*" » **Éditorial, sous la plume d'Élodie Seguin, de la revue « Le Courrier de la Nature », publiée par la SNPN, n° 275, 50 pages, mai-juin 2013.** Photo de couverture © Florence Pallot : éclosion, pendant une excavation du nid, d'un œuf de tortue caouanne, espèce dont la revue présente un dossier complet.

### **Carnet : Virginia Woolf a la dent dure**

Femme de lettres anglaise, Virginia Woolf (1882-1941) manquait-elle de lucidité lorsqu'on l'invitait à donner un avis sur les textes de ses contemporains ? « *Pour moi, écrivait-elle au poète Stephen Spender (1909-1995), les écrivains vivants sont comme des gens qui chantent dans la pièce à côté, trop fort, trop près... je suis exaspéré dès qu'ils sortent un peu du ton, comme s'ils m'empêchaient de chanter ma propre chanson.* » En tout cas, elle restait fidèle à la partialité de ses jugements comme de ses exclusions.

***Lundi 2 septembre 2013***